

LE CHANT DU GUÉPARD

En d'autres temps, le Grand Orient de France ne se privait pas de prendre parti lors d'élections toujours jugées cruciales. On recrutait alors essentiellement des républicains anticléricaux et bien à gauche : il fallait protéger la « Gueuse » menacée jusque dans son existence. Certains esprits chagrins diront qu'elle meurt aujourd'hui des douces trahisons de ceux qui pourtant s'en proclament les défenseurs.

L'hétérogénéité des effectifs de l'obédience lui interdit, en ce début du XXI^e siècle, de se prononcer. Cette impossibilité de se ranger est après tout salutaire en ce qu'elle contraint le GODF – qui n'a pas vocation à remplacer des partis agonisants – à se situer *super partes*, à penser le politique sans se mêler à la politique, à rappeler notre conception si particulière – civique et non ethnique – de la nation, à souligner que la République repose sur la souveraineté de l'individu – qui suppose une instruction publique digne de ce nom – et sur la souveraineté nationale « *qui appartient au peuple* ». Sans bien sûr oublier la solidarité, cœur chaud de notre système institutionnel. Ces quelques grands principes peuvent servir d'étalon et doivent continuer d'être discutés et parfaits en notre sein.

Le risque, à prendre de la hauteur, est de se souvenir du *Guépard* de Lampedusa et de voir en nos candidats autant de Tancrède qui promettent la révolution pour qu'au fond rien ne change et nous, tranchant du prince Salina, désabusés, que nous nous mettions à observer les étoiles pour oublier des remous dont nous ne pouvons savoir s'ils annoncent bien un changement d'époque : à la République des ducs s'est substituée celle des professeurs et des avocats, elle-même débordée par celle des technocrates ; et demain, sera-ce le tour des gestionnaires narcissiques ? Une telle perspective désenchantée.

Mais rien ne sert de geindre sur ce que nous percevons – l'avenir nous dira si c'est à raison – comme un lent effondrement. Daniel Halévy n'écrivait-il pas, en 1934, que « *Clio, comme toutes les muses, enveloppe dans les plis de sa robe de très profonds mystères où sont gardées les espérances des jours désespérés* » ?

Le pessimiste et l'optimiste sont le produit d'un même fatalisme ; le franc-maçon idéal, lui, puisque affranchi donc responsable, est volontariste, mieux, mélioriste. Aussi, récriminer contre les politiques n'est-il pas toujours infondé mais bien vain quand l'on s'en contente car, comme nous en avertissait Clemenceau en 1920, « *pour s'approprier l'avenir, il n'est que de le forger soi-même. Enclumes et marteaux sont là. Voyons les bras.* »

Samuël TOMEI